

toute leur splendeur passée (jardin à la française de Le Notre, jardin Italien et jardin Provençal).

Enfin, puisque vous êtes au coeur d'un des plus beaux et des plus fleuris villages perchés de Provence d'où la vue s'échappe, libre, jusqu'au rivage corse, allez l'admirer du haut du belvédère.

Simone SCEMLA

1 - Le bureau semi-circulaire du Président Tardieu.

2 - La salle à manger de Robert Mallet-Stevens avec un panneau en laque dorée de Dunand.

3 - La chambre d'enfant crée par Pierre Chareau.

Bielefeld

Par delà les voix gutturales demeure la peur, le train lentement s'ébranle, prend de la vitesse et quitte le quai ami et bruyant. Amies les voix, amie la grisaille de la gare, amies surtout les lettres répertoriées en un schéma familial et codées en des symboles connus.

Le train prend de la vitesse, une voix inhospitalière, rude à l'oreille devance l'inquiétude. Ticket, passeport ! Pourquoi un passeport dans un train français ? Pourquoi cette crainte ? Frontière. Le train dans sa longue course va jusqu'à Varsovie en passant par Bielefeld. Je vais donc en Allemagne. Il est nuit et passée la frontière française, je m'organise volontairement pour ne pas dormir.

Toutes les lumières de mon compartiment sont allumées, le store de la fenêtre relevé. Je veux rester éveillée. J'écarte le compromis qui m'aurait assoupié. Je veux être vigilante. Je veux voir, je veux être présente. Assise sur ma couchette, les yeux fixés sur mon livre--prétexte, je tente de percevoir et de comprendre mon angoisse sourde et incontrôlable.

Soif, j'ai soif. Mon compartiment, un T2, me permet de sortir et de chercher à boire.

Je suis libre.

Je m'enferme précautionneusement, parfaitement. Je m'isole. J'écarte toute possibilité de fuite.

Je ne suis plus libre.

Passent les heures longues et lentes. Le train perd de sa vitesse et devient omnibus. Collée à la vitre, mains plaquées contre la paroi froide, les yeux grands ouverts, j'ausculte la nuit. Paysages déferlant dans le noir et quand le train ralentit dans un grincement rassurant parce que maintes fois vécu, j'ai peur. Peur de la station de gare d'une petite ville inconnue. Sursaute mon cœur qui entend la voix étrangère et doublement terrifiante. Terrifiante parce que je ne la comprends pas, terrifiante parce que je l'entends. Sons gutturaux se déployant en une phrase infinie, et apparaît sur le quai isolé, la pancarte. Des caractères qui heurtent ma vue, un assemblage de lettres qui violent mon esprit.

Cotonneux dans la nuit, des passagers grimpent dans le train. Ce sont des voyageurs, mais des voyageurs pas comme les autres. Mon cœur se serre. Est-ce moi qui ai soif ? Est-ce moi dont les mains tremblent ? Est-ce ma

gorge si sèche?

Je ne dormirai pas. Je veillerai. Le train s'ébranle, la lueur de la gare s'estompe. Mon compartiment T2, outre un lavabo, contient un pot pour uriner. Je ne sortirai pas.

J'ai soif. Je ne boirai pas l'eau potable de la carafe.

J'urine dans le pot. Je remets le pot à sa place. L'urine se déverse sur les rails.

Pulvérisation. Je ne suis pas sortie. J'ai peur. Je me tiens contre la paroi, store levé. Je suis recroquevillée parce que assise sur la banquette dressée pour la nuit. Une douleur physique noue mon cœur. C'est bien de mon cœur qu'il s'agit. Je connais trop l'autre douleur, j'ai trop essayé de la dompter pour la confondre. L'autre est oppressante, délirante. Celle-ci est physique, incontrôlable.

J'ai faim et il est quatre heures. J'ai faim, faim réelle, faim physique. Tout est physique. Dans deux heures j'irai demander au contrôleur un petit déjeuner. J'y ai droit, c'est marqué sur le dépliant. C'est écrit en allemand, en français, en anglais. Butter, Schwarzbrot, Fruchtarmelade, Schwarzerkaffee, Kaffee mit milch, Spiegelei. Beurre, Pain noir, confiture, café noir, Café crème, oeufs.

Butter, Rye Bread, Apricot jam, Black coffee, Coffee with milk, Fried eggs.

J'ai faim. Je demanderai un petit déjeuner.

Le train ralentit, les roues grincent, les bruits familiers reprennent. Un train s'arrête en gare. Mais quelle gare ? De nouveau les sons gutturaux, de nouveau des voyageurs dans le halo du petit matin, de nouveau une pancarte dans le clair-obscur de la gare. Des caractères allemands. Je n'éteindrai pas, je ne dormirai pas. Je ne sortirai pas. Mes ongles griffent la paroi vitrée, mon front se plaque contre la fenêtre,

mes yeux sont écarquillés. Cette montre qui marque cinq heures est-elle bien vraie ? Cet arrêt est-il le bon ? Cette gare est-elle réelle ? Ce train ? Quel train ? Ces voyageurs ont-ils faim ? Ont-ils peur ? Pourquoi ne réclament-ils pas à manger ? Pourquoi ne sortent-ils pas ? Cette douleur physique qui empoigne mon estomac, est-elle celle de la faim ?

Mais ils ont pris mon passeport, mais j'ai de l'argent.

Six heures, je vais demander mon petit déjeuner.

Les gares ont défilé les unes après les autres, menaçantes, inquiétantes. Pacifiques ? Je ne les ai pourtant pas vus, eux, enfermés, angoissés, le nez écrasé contre le bois rude des wagons. Je ne les ai pas vus, les autres, bottés, mauvais.

J'ai faim, j'ai peur, je suis eux, j'ai vécu eux. J'ai faim. J'ouvre la porte, j'avance dans le couloir. Un uniforme, le contrôleur, les mains chargées des restes de petits déjeuners. J'ai faim. Je veux un petit déjeuner. J'arrive, une éternité devant l'uniforme. Un café, s'il vous plaît.

Je retourne à mon compartiment, ahurie, un gobelet en carton rempli d'un liquide douteux, un sachet de sucre ne remplissant pas mes mains pleines de faim. Je déchire le sachet de sucre et sans réfléchir, je verse d'un trait dans ma bouche le sucre que je croque lentement, le faisant passer sur mes dents, sur ma langue, prudemment pour ne pas le gaspiller, pour l'économiser, lentement pour que coïncident le passage du sucre et de la goutte de café qui n'a pas le goût du café.

Et j'ai faim, douloureusement faim. Ont-ils bu un café ? Ont-ils eu toujours faim ?

Une heure après. BIELEFELD. Mon bagage à la main, je descends affolée. J'aperçois sur le quai une silhouette massive, rassurante, mon ami Stéfanink maître de conférence à l'université.

Lydie KOSKAS